

Avant-propos

Il y a quarante-cinq ans Jean Starobinski publiait *Trois fureurs*. Ce magnifique essai, que j'ai eu l'occasion de lire une quinzaine d'années après sa parution, il m'est apparu tout récemment qu'il avait laissé sur moi une empreinte bien plus forte et bien plus profonde que je ne le soupçonnais. En effet, à l'instant même où j'ai mis un point final au texte d'une conférence dont je parlerai plus loin, un souvenir m'est revenu : celui d'Ajax tel que Starobinski, en pénétrant lecteur de Sophocle, en avait décrit l'aventure tragique dans le premier chapitre de son essai (« L'épée d'Ajax »).

Aussitôt, j'ai été chercher mon vieil exemplaire, et ce n'est pas sans la plus vive des émotions que j'ai réentendu cette parole considérable dont la portée s'étendait plus encore à la lumière, si j'ose dire, de ce que je venais tout juste de tenter d'élaborer. J'y ai notamment relu ceci :

Réclamer justice

N'est-il pas scandaleux que les armes glorieuses d'Achille [destinées après sa mort au plus vaillant] ne reviennent pas à celui [Ajax] qui se tient à bon droit pour l'homme d'armes par excellence ? Ulysse a été choisi [à la majorité des suffrages] : au « guerrier appliqué » on a préféré le rusé, l'ingénieur, le beau discoureur. La force est donc humiliée. Ajax se voit désavoué dans tout son être, qui est vaillance pure. [...] [Le tragique naît de ce que] Ajax n'a pas accepté un vote qui le frustré et l'offense. Blessé, lésé, il ne consent pas à s'incliner. Et de la sorte, il s'exclut de la communauté définie par le respect de la sentence majoritaire. Son refus le jette dans la solitude. N'être pas le premier, c'est pour lui n'être plus reconnu, et il riposte en refusant de reconnaître la validité de la voix collective qui le dépouille de son dû. Mais il ne se contente pas, comme Achille, d'une sécession lointaine, d'un refus de prêter main-forte. Il se retourne violemment contre ceux dont il fut, par serment, l'allier. La fraude dont, à ses yeux, ils se sont rendus coupables lui rend toute sa liberté. Sa résolution est prise : il les traitera en ennemis, il les fera périr. Voici donc abandonnée cette loyauté qui fut, dans le passé d'Ajax, le complément compensateur de la force. L'équilibre est rompu, et la force offensée se mue en violence offensive. [...] Ajax est donc strictement isolé, puisque sa présomption le conduit jusqu'à l'impiété, et son sens de l'honneur jusqu'à la rébellion. D'autres, en s'écartant des hommes, gardent encore la tutelle d'un dieu. Ajax non : de son propre mouvement, il s'est jeté dans l'extériorité la plus complète. Hors de l'alliance humaine [...], hors de

Avant-propos

l'allégeance aux dieux, il habite sa seule force, qui lui est tout¹.

Or, de ce basculement dans la rébellion, synonyme d'excès, de fureur, de folie, d'un personnage réputé pourtant pour son entière loyauté, son excellence et sa maîtrise de soi, quel enseignement pourrait-on raisonnablement tirer ?

Selon Starobinski, la leçon en serait la suivante :

Qui prétend s'accomplir pleinement sans l'autre (sans qu'un dieu vienne à sa rescousse) peut un jour se voir dépouillé de toutes ses conquêtes, spolié de sa gloire, et condamné à se sentir réduit à rien.

Soit encore, pour l'exprimer différemment :

Qui ne compte que sur soi pour vivre sans les dieux et contre les hommes est destiné à périr ; il entre dans la carrière de l'excès et, se jetant hors de l'ordre collectif, il en vient inéluctablement à se jeter hors de la vie. Fût-ce pour combattre une injuste décision du groupe, il n'est pas permis à l'individu de s'en excepter et de tenter de se rendre justice à la pointe de l'épée.

1. Jean Starobinski, *Trois Fureurs*, Paris, Gallimard, 1974, p. 22-26 pour cette citation et les suivantes (nous ajoutons les crochets).

Comme dit le Chœur à Antigone dans la pièce du même nom (v. 875), c'est seulement quand la colère ne connaît plus qu'elle-même, quand elle ne s'emplit plus que de sa propre jouissance, que le colérique court à sa perte.

Et, de fait, ce qui est peut-être un comble, et en tout cas un paradoxe, il arrive, comme le résume encore Starobinski au sujet de la tragédie d'Ajax, qu'une loi universelle, voulue par la raison, quand elle se dévoile, « rend[e] inévitable le triomphe de la déraison dans une conscience rebelle », c'est-à-dire « transforme l'orgueil en frénésie sanglante¹ ». Que faire dans ce cas ? Comment la loi universelle, ou la raison qui l'établit, peut-elle éteindre ce feu dévastateur que, d'une certaine manière, elle a elle-même allumé ?

Ressentiment (*mènis*). Colère (*orgè*). Fureur (*cholè*). Aveuglement. Égarement. Délire. Violence. Dévastation (*atè*). Malheur (*kakôn*). Telle est la succession des effets désastreux causés par une blessure, elle-même provoquée par un sentiment d'injustice proprement insoutenable. Une blessure si douloureuse qu'elle va jusqu'à priver le blessé de la conscience et de la maîtrise de ses actes. Il arrive, il est vrai, que dans son désespoir, et avec toute l'énergie que ce désespoir libère, l'impuissance ressentie se mue en son contraire, entraînant le blessé, le lésé, le frustré, l'offensé, ne

1. J. Starobinski, *Trois Fureurs*, *op. cit.*, p. 36.

Avant-propos

serait-ce que pour démentir son état, à recourir à un excès de présomption et de puissance et, ainsi, à la violence, à la brutalité, à la fureur ou à la furie, au déchaînement d'une force aveugle. Cette violence ne montrerait-elle pas en effet que la dépossession de soi consécutive à la blessure n'a pas encore remporté la victoire sur soi-même ?

Mais, derechef, comment se garder du fait que combattre une injustice finisse par engendrer une injustice plus grande, plus irréparable ? Que la légitimité d'une colère échoue devant le droit ? Que la raison s'affole au nom du juste ?

Sans doute la question, pour nous autres « modernes », n'est-elle plus celle d'un affrontement de l'humain et du divin, d'une séparation nécessaire entre les deux qui, à la limite de son impossibilité même, se retourne à la fois contre l'un et l'autre. La question n'est pas non plus celle d'un ordre cosmique gouverné par un destin impitoyable et riche de la présence de dieux qui se jouent des humains, ni moins encore celle de la supposition d'un juste cours des choses dans lequel l'homme pourrait et devrait prendre place en aspirant pour lui-même à l'excellence et au renom. Aussi, nous n'aurons à nous appuyer ici, en guise d'exemples, que sur des « héros » relevant de la littérature des temps modernes. Des héros qui sont tous victimes, bien que chacun sur un mode différent, d'une injustice qui se résume à la non-reconnaissance de leurs droits, au non-respect de la loi en vigueur. Qui sont, certes, d'il-

Réclamer justice

lustres « perdants », comme le fut Ajax, ou comme le fut aussi Créon, mais qui, à la différence de ces personnages submergés par un désastre (*atè*), ne se tournent jamais vers le Dieu de la justice éternelle pour réclamer justice. Des hommes, donc, dont le drame se soutient surtout du fait qu'ils n'ont plus la *possibilité* de faire ce qu'il ont pourtant le *droit* de faire, alors que dans la tragédie antique, le ressort du drame tient au fait que les « héros » n'y ont plus la *possibilité* de faire ce qu'il avaient pourtant le *devoir* de faire.

Mais n'en disons pas plus, au seuil de cet essai.

Sauf peut-être encore ceci : cet essai a été rédigé à la suite de l'intervention que j'ai eu le plaisir d'effectuer au Nouveau Colloque des intellectuels juifs qui s'est tenu à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm (Paris) les 4 et 5 décembre 2018. Je remercie les organisatrices de ce colloque, Danielle Cohen-Levinas et Perrine Simon-Nahum, de m'avoir fait l'honneur de leur invitation. Mais il a surtout été *conçu* dans le contexte social et politique de la France en cette fin d'année 2018 qui a vu un déchaînement de violence faire escorte à une revendication de justice sociale des plus originales comme des plus légitimes. À sa façon, il tente de mettre en perspective le point de jonction du désir partagé de justice et de la violence publique, tel qu'il s'est manifesté au cours de cette période. Si je dis « à sa façon », ce n'est pas seulement parce que la réflexion se tient ici résolument à une distance infranchissable de « l'universel reportage » dont parlait

Avant-propos

Mallarmé, c'est aussi parce qu'elle n'aborde pas la question du désir de justice du point de vue de son contenu, lequel est variable par définition, mais seulement en considération de sa *forme*. Quant à la violence qui viendrait à naître de la réclamation de justice, la réflexion se demande surtout à son sujet : qu'est-ce qui, *en règle générale*, déclenche une telle violence ? Qu'est-ce qui, *en règle générale*, la justifie ? Et qu'est-ce qui, *en règle générale*, permettrait, le cas échéant, de l'éviter ?